

DE SURMONT, JEAN-NICOLAS. *La Bonne Chanson. Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du XX^e siècle.* Montréal, les Éditions Triptyque, 2001, 219 p. ISBN 2-89031-396-4

André Gaulin

Volume 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201661ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201661ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, A. (2004). Compte rendu de [DE SURMONT, JEAN-NICOLAS. *La Bonne Chanson. Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du XX^e siècle.* Montréal, les Éditions Triptyque, 2001, 219 p. ISBN 2-89031-396-4]. *Rabaska*, 2, 204–206. <https://doi.org/10.7202/201661ar>

DE SURMONT, JEAN-NICOLAS. *La Bonne Chanson. Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du XX^e siècle.* Montréal, les Éditions Triptyque, 2001, 219 p. ISBN 2-89031-396-4.

Voilà une étude détaillée sur le phénomène de la « bonne » chanson qui porte à la fois sur Théodore Botrel et Charles-Émile Gadbois, deux tenants en inter-influence de la chanson vue dans une optique moraliste. Dans un cas comme dans l'autre, ce que l'auteur de l'essai appelle justement « le commerce de la tradition » se fait dans des milieux fermés et catholiques conservateurs comme la Bretagne du début du vingtième siècle et le Québec de la littérature régionaliste qui avait pris le haut du pavé dans le champ critique littéraire largement détenu par des clercs.

L'auteur de ce qui fut d'abord une thèse de doctorat divise son étude en deux parties. La première comporte pour ainsi dire deux chapitres sur Botrel, le premier qui suppose une recherche minutieuse voyant Botrel comme créateur du Mouvement de la *bonne* chanson au début de l'autre siècle alors que le deuxième suit Botrel dans ses deux voyages en Amérique française. De Surmont a fouillé son sujet dans les journaux et revues spécialisées de l'époque et nous présente un barde breton que d'aucuns voient plutôt comme un barde « français ». L'auteur ne tranche pas dans l'objet de la querelle qui voudrait selon certains que Botrel soit un faux Breton devant apprendre sa langue et valorisant davantage le français. On sent quand même à travers les nombreux textes cités que l'auteur de « la Paimpolaise » est un véritable apôtre. Bien évidemment, autant pour Botrel que pour Gadbois, ce « commerce » de la chanson « chantable » et formatrice est fort rentable et très en demande parce qu'il réussit à passer par le créneau scolaire surtout au Québec grâce à la recommandation du Département de l'Instruction publique et de son Comité catholique. Mais dans le cas de Botrel, semble-t-il, beaucoup d'argent est remis aux bonnes œuvres alors que Gadbois investit le sien dans la création d'un poste de radio, CJMS, ce qui n'est pas rien ainsi que dans une maison d'édition.

La deuxième partie concernant Botrel (le chapitre 2 du livre) le suit un peu à travers ses pérégrinations en terre francophone du Québec, de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre en 1903 puis en 1922. Il y est cependant aussi beaucoup question d'Albert Larrieu, un émule de Botrel et qui chante plusieurs de ses textes au Québec. L'auteur parle encore de Charles Marchand, un des interprètes québécois de textes de la bonne chanson, sorte de diffuseur urbain de la tradition orale et de chansons de Botrel. L'ensemble de cette section sur Botrel, son influence en France et en Bretagne ainsi qu'en Amérique française, forme donc deux chapitres tous les deux curieusement suivis par un « Appendice », chaque appendice constituant souvent des redites. On a

l'impression que l'auteur a mis là des articles qui seraient parus çà et là. Ce qui est encore plus curieux, c'est que chacun de ces deux chapitres est suivi par une bibliographie alors qu'il y a à la fin une autre bibliographie d'importance (plus de 20 pages).

La deuxième section du livre ou son sujet corollaire porte sur l'œuvre de Charles-Émile Gadbois. Cette section est abondamment subdivisée et va du travail éditorial de l'abbé de Saint-Hyacinthe par l'imprimé, les livres ou cahiers, la radio à des aspects plus secondaires comme les « conditions idéologiques de la production » ou l'influence des mouvements d'action catholique sur la chanson. Il ressort de cette partie, même si ça ne semble pas nécessairement le point de vue de l'auteur, que Gadbois nage à contre-courant, qu'il s'inscrit avec la « bonne » chanson dans le régionalisme littéraire, en 1937, précisément l'année où le deuxième Congrès de la langue française commence à sortir du giron du premier, l'année où Saint-Denys Garneau inscrit la poésie québécoise dans la modernité, en lignée avec les exotiques boudés ou inconnus d'hier. L'aspect original de Gadbois est peut-être de s'inscrire dans la tradition orale que donnaient déjà maints recueils de chansons dès le XIX^e siècle et de mettre à la disposition des foyers, cœur de l'œuvre, et des écoles, subsidiairement, non pas tellement des textes conservateurs dont certains ont été en plus censurés que de continuer de cultiver une habitude de chanter. En ce sens, l'œuvre de Gadbois s'inscrit plutôt dans la tradition folklorique et la chanson édifiante, s'opposant davantage à la chanson légère ou grivoise qu'à la chanson anglophone. D'ailleurs, certains propos de Gadbois relevés par l'auteur du livre à propos de Félix Leclerc ou Charles Trenet montrent bien à quel point l'abbé de Saint-Hyacinthe ne comprenait pas la poésie sonorisée moderne, encore moins que Camille Roy pouvait apprécier la poésie de Nelligan ou de Loranger par rapport à celle de Jean Charbonneau ou d'Alphonse Désilets !

Quoi qu'il en soit, le travail de Jean-Nicolas De Surmont constitue un apport utile à l'étude de la chanson même si celui-ci tire un peu la couverture de son bord en ne citant pas, par exemple, certaines études de ses anciens maîtres qui auraient dû figurer dans sa bibliographie tout comme il fait une place bien mesquine – un remerciement de bas de page initiale – à Robert Thérien qui lui fournit pourtant une discographie (plus de 20 pages) remarquable quand on sait la difficulté de l'établissement sonore surtout ancien. Son nom aurait dû figurer comme collaborateur ainsi que l'a fait deux fois le professeur Denis Bégin dans ses ouvrages. Le travail de l'éditeur donne un produit matériel fort valable mais la couverture faite de deux iconographies asymétriques de Botrel et de Gadbois est plutôt repoussante. Les spécialistes de la chanson devraient pourtant prendre connaissance du livre de Surmont

qui enrichira leur survol historique. Surtout que l'essai démontre à quel point la chanson québécoise avait à innover pour accéder à la modernité en passant par Leclerc, véritable poète sonorisé, et la consécration du genre lui-même en France.

ANDRÉ GAULIN

Professeur émérite de l'université Laval